

DISCOUNT

APPRENTIS & LYCÉENS AU CINÉMA



RÉGION
NORD-PAS DE CALAIS



DISCOUNT

page 3
Introduction

page 4
Générique et synopsis

page 5
Biographie

pages 6 à 10
Découpage séquentiel

pages 11 à 13
Analyse du récit

pages 14 à 17
Approches esthétiques

pages 18 à 21
Approches thématiques

pages 22 et 23
Analyse de séquence



*Bruno Follet
Coordinateur Apprentis & Lycéens
au Cinéma en Nord-Pas de Calais,
Bruno Follet est intervenant
professionnel en ateliers de
réalisation, et formateur
en écritures audiovisuelles
et cinématographiques,
du scénario au montage.
Il est aussi rédacteur, auteur
et scénariste, *sound designer*
et monteur.

**Youri Deschamps dirige la revue
Éclipses depuis 1994 et collabore
ponctuellement à plusieurs autres
revues et collections d'ouvrages
sur le cinéma (dont *Trafic*, *Positif*,
Contrebande et *CinémAction*).
Conférencier, animateur et
programmateur de ciné-clubs,
il intervient régulièrement comme
formateur et rédacteur de livrets
pédagogiques dans le cadre des
différents dispositifs nationaux
d'éducation à l'image. Il est par
ailleurs l'auteur d'un livre sur
Blue Velvet de David Lynch
(éditions du Céfal, Liège, 2004).

Rédacteur en chef
Bruno Follet*

Coordination Apprentis et Lycéens au Cinéma
CinéLigue Nord-Pas de Calais

Auteur de ce dossier pédagogique
Youri Deschamps**

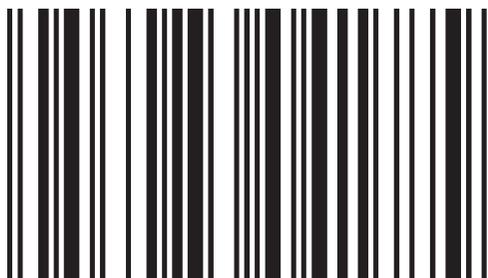
Remerciements
Louis-Julien Petit, Élemiah,
Liza Benguigui, Andréa Bernard

Crédits photos
Michaël Croto, Élemiah

Conception et réalisation
MK2 Communication

Copyright
CinéLigue Nord-Pas de Calais
Apprentis et Lycéens au Cinéma
Nord-Pas de Calais

Publication
Octobre 2015



Avec *Discount*, Louis-Julien Petit apporte la preuve que la comédie sociale n'est pas l'apanage du seul cinéma

LA BELLE ÉQUIPE

britannique. Si l'ombre tutélaire de Ken Loach ou de Stephen Frears (entre autres) plane bien évidemment sur les mésaventures de ce petit groupe d'employés de supermarché menacés par le chômage, force est de constater que le film s'invente très vite une tonalité propre, qui sait trouver le juste équilibre entre le rire et l'émotion, la dérision et l'indignation, tout en dressant un tableau précis du milieu professionnel qu'il investit. De nombreuses scènes sont en effet quasi intégralement consacrées au fonctionnement interne de ce « Discount », où les salariés doivent se soumettre à un règlement pour le moins draconien, qui semble tout à fait disproportionné : flicage constant par caméras de surveillance et vigiles interposés, fouille au corps matin et soir, mise en compétition de chacun, chronométrages des performances et des temps de pause, suspicion généralisée à l'égard de l'employé, ni plus ni moins considéré comme une menace en puissance par le système dont il est pourtant l'un des éléments essentiels. On se croirait presque plongé au cœur d'une fiction dystopique à la George Orwell (1984), où la directrice de magasin serait transformée en une « Big Sister » dotée de mille yeux électroniques. Pourtant, c'est bien dans la réalité contemporaine que le réalisateur est allé



puiser les ingrédients principaux de son scénario, tout comme certains détails qui en font également la valeur et la saveur. Louis-Julien Petit s'est beaucoup documenté, en consultant notamment sur Internet des blogs tenus par de véritables hôtesse de caisse, où elles consignent leur quotidien et les pressions diverses auxquelles elles sont continuellement confrontées. C'est là, par exemple, qu'il a trouvé l'idée de la « brosse à dents », que son personnage Christiane porte constamment autour du cou en pendentif, et dont elle se sert chaque jour pour nettoyer son poste de travail. Dans la fiction, l'ustensile incongru participe d'un trait de caractérisation positif du personnage, il est le signe distinctif de son professionnalisme consciencieux (lequel ne la prémunit pourtant pas du licenciement ; son âge et son franc-parler font qu'elle est la première à être remerciée). Dans l'anecdote réelle dont le film s'inspire, la chose est tout autre. La bloggeuse rapporte en effet qu'il s'agissait d'une obligation formulée par sa hiérarchie : le directeur du magasin lui imposait de laver sa caisse tous les soirs avec une brosse à dents imbibée d'eau de Javel. Par le truchement de cette transposition du réel, le personnage du film rend en quelque sorte justice à la personne brimée. L'épisode du « ticket promotion », qui vaut à Christiane un placement en garde en vue, trouve également sa source dans un fait divers authentique, aussi invraisemblable que cela puisse paraître (mais « la réalité dépasse souvent la fiction », comme chacun sait). L'affaire date d'octobre 2011 et a été largement relayée par la presse : Anne-Marie Costa, employée depuis dix ans par un hypermarché de Mondelange (Moselle), ramasse un ticket abandonné par un client. Au dos figure une offre pour un sandwich gratuit dans un fast-food. Le soir même, sa direction engage une

procédure de licenciement et porte plainte pour vol, considérant que ce ticket est sa propriété. L'histoire a scandalisé bon nombre d'internautes, qui ont fustigé l'attitude de la direction sur les réseaux sociaux et sur la page Facebook de l'entreprise, laquelle a fini par renoncer aux poursuites, face à la menace d'un boycott national des cinquante-neuf magasins de la chaîne de distribution. Presque instantanément, cette histoire surmédiatisée a suscité un bel élan de solidarité (lettres, soutiens financiers...), très important pour « l'accusée » même si, finalement, elle n'a pas pu réintégrer son poste. Dans *Discount*, l'apostrophe « Solidaires ! » devient le cri de ralliement entre les instigateurs et les usagers de l'épicerie éphémère, laquelle détourne les

stocks de la grande distribution globale pour organiser une petite redistribution locale à prix sacrifiés. Pour autant, le film ne cède jamais à l'angélisme facile ou à la bonté morale fantasmée. Si l'idéal politique que le geste met en œuvre est effectivement débattu, l'initiative est avant tout engagée dans un but individuel (récolter l'argent qui va manquer) et ô combien légitime compte tenu de la précarité dans laquelle tous sont englués. Toutefois, le gain ne sera pas seulement matériel, loin s'en faut : chaque membre de cette belle équipe reconquiert sa propre dignité en s'unissant aux autres et en s'opposant à la fatalité programmée par l'investissement dans un projet commun. Relever la tête au lieu de courber l'échine, donc. En cela, l'expérience du Discount alternatif n'a pas de prix.





GÉNÉRIQUE

Louis-Julien PETIT. 2015
France 102mn. Scope. Son 5.1.

Réalisation : **Louis-Julien Petit**

Scénario : **Louis-Julien Petit et Samuel Doux**,
 sur une idée originale de **Louis-Julien Petit**

Image : **David Chambille**

Décors : **Cécile Deleu**

Montage : **Antoine Vareille**

Production :

Liza Benguigui, Philippe Dupuis-Mendel

Coproduction : **Élemiah, Orange Studio,**

France 3 Cinéma, Pictanovo

Coproduction associée :

Fimalac Information, Sneackers Films

Direction de production : **Christophe Desenclos**

Régie : **Kim Nguyen**

Son : **Julien Blasco, Sylvianne Bouget,**

Bruno Mercère

Costumes : **Élise Bouquet, Reem Kuzayli**

Casting : **David Bertrand, Arda**

Musique originale : **Chkr**

Distribution France : **Wild Bunch, Orange Studio**

Ventes Internationales : **Orange Studio**

Avec le soutien de la Région Nord-Pas de Calais
 et en partenariat avec le CNC.

Avec la participation de France Télévisions, Canal +,
 Ciné + et du Centre National du Cinéma
 et de l'Image Animée.

Sortie nationale : **21 janvier 2015**

INTERPRÉTATION

Olivier Barthélémy (*Gilles*)

Corinne Masiero (*Christiane*)

Pascal Demolon (*Alfred*)

Sarah Suco (*Emma*)

M'Barek Belkhouk (*Momo*)

Pablo Pauly (*Hervé*)

Zabou Breitman (*Sofia Benhaoui*)

Francesco Casisa (*Francesco*)

Hafid F. Benamar (*Abril, le patron de « L'Oasis Café »*)

Ethan Deschepper (*Mathieu*)

Yves Verhoeven (*le commissaire de police*)

Jean Bediebe (*M'Bindo*)

Romain Limpens (*le jeune vigile zélé*)

Fattouma Ousliha Bouamari (*Madame Benhaoui*)

Xavier Robic (*le chef de réseau*)

Jean-Jacques Grimblat (*le père de Gilles*)

Julien Ratel (*le comptable du Discount*)

Thibault Jarry (*le banquier*)

Rachid Boudia (*Rachid*)

Annie-France Poli (*l'assistante maternelle*)

Xavier Memeteau (*le livreur du Discount*)

Jérémy Zylberberg (*le brigadier*)

Festivals, récompenses :

- Prix du public au Festival du Film Francophone d'Angoulême (2014)

- Festival de Sarlat (2014)

- Festival International des Arcs (2014)

- Prix du meilleur film au Festival de la Ciotat (2015)

- Prix du meilleur film au Festival International de Bari, en Italie (2015)



Gilles, Emma, Christiane, Alfred et Momo sont employés au « Discount », un supermarché situé dans la zone péri-urbaine d'une ville du nord de la France. Ils connaissent tous des difficultés financières, lesquelles risquent d'être sérieusement aggravées dans les mois à venir. En effet, l'arrivée imminente des caisses automatiques va nécessairement se traduire par une vague de licenciements dont ils pourraient bien être les victimes. La directrice, Sofia Benhaoui, a d'ailleurs déjà pris l'initiative de sélectionner « les meilleurs éléments » en chronométrant les performances de chacun, ce qui entraîne une dégradation des conditions de travail et de l'ambiance générale au sein de l'entreprise.



Un soir, alors que le groupe d'amis est réuni pour fêter l'anniversaire d'Alfred, Gilles propose de monter un « Discount alternatif » en se servant dans les stocks du magasin, ce qui leur permettrait de s'assurer un salaire décent et des « indemnités de licenciement ». Bien que l'imposant dispositif de surveillance du supermarché rende l'exercice difficile, Momo affirme que c'est néanmoins possible, puisqu'il l'a déjà fait : sa technique consiste à laisser une petite quantité de marchandises dans les cartons lors de la mise en rayon (« les trucs invendables », précise-t-il), et de les récupérer ensuite à l'extérieur, lorsque les emballages soi-disant vides sont placés dans la benne à ordures.

Le groupe élabore un plan d'action qui est rapidement mis à exécution et couronné de succès. Le premier stock obtenu est revendu au patron d'une brasserie, avant qu'une dépendance de l'ancienne ferme de Christiane ne soit bientôt transformée en magasin de fortune.

Dès l'inauguration du Discount alternatif, où les produits sont cédés à bas prix aux habitants du quartier, l'initiative est une réussite. Les « épiciers solidaires » décident alors d'élargir leur offre et de proposer également des produits frais, qu'ils récupèrent discrètement au lieu de les javelliser, comme ils le faisaient jusqu'à présent dès lors que les dates de péremption étaient atteintes ou que fruits et légumes étaient un peu abîmés.

Si le Discount alternatif prospère et se diversifie, il n'en est pas de même du Discount officiel : les vols répétés sont découverts, la directrice porte plainte contre X et le dispositif de surveillance est renforcé. Tandis que les premières caisses automatiques entrent en fonction, Christiane est licenciée, puis c'est bientôt le tour d'Emma. Gilles, de son côté, est sollicité par Sofia Benhaoui pour s'occuper des postes en libre-service, ce qui génère un conflit au sein du groupe. Suite au dépôt de plainte, la police examine les images de vidéosurveillance, lesquelles incriminent Christiane et provoquent son placement en garde à vue, pour le seul motif d'un « vol de tickets de promotion ». Ses comptes bancaires sont alors inspectés et on lui demande instamment de s'expliquer sur la provenance des sommes d'argent qu'elle y a récemment déposées.

Malgré la situation de plus en plus tendue, Gilles et les autres décident tout de même de continuer leur action. Ils organisent alors le braquage d'un camion de livraison du Discount, dont le contenu est ensuite revendu dans leur épicerie solidaire lors d'une « vente flash », où chaque client fait ses provisions dans un sac nominatif qui lui sera ensuite livré à domicile. Si bien que lorsque la police débarque sur les lieux, elle ne trouve aucune trace de la marchandise dérobée, et les nombreux badauds rassemblés là disposent tous qui plus est d'un alibi préparé à l'avance...

Gilles et les autres sont arrêtés, mais il ne subsiste aucune preuve concrète qui pourrait venir les accuser. C'est néanmoins la fin de l'aventure du Discount alternatif, quand le Discount officiel, lui, ouvre ses portes à la même heure, comme chaque jour.



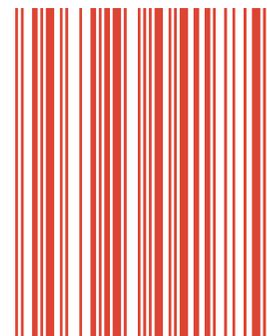
Né le 6 septembre 1983, Louis-Julien Petit se passionne très tôt pour le cinéma, ce qui le conduit à s'inscrire au Lycée du Sacré Cœur d'Aix-en-Provence, dans la mesure où l'établissement propose alors une option « Cinéma Audiovisuel ». Il intègre ensuite l'ESRA, l'École Supérieure de Réalisation Audiovisuelle, dont il sort diplômé en 2004. Il réalise son premier court métrage à 21 ans, *Mes chers enfants*, avec Nicoletta, Didier Flamand et Olivier Baroux, dont l'intrigue s'inspire de la vie de sa propre famille. Il signe ensuite plusieurs autres films courts, qui seront primés dans de



nombreux festivals, et devient assistant-réalisateur, fonction qu'il exercera pendant plus de dix ans, sur une trentaine de films, aussi bien français qu'internationaux (dont *Un jour*, de Lone Scherfig en 2011 ; *À l'origine*, de Xavier Gianolli en 2009 ; ou encore *Bienvenue chez les Ch'tis*, de Dany Boon en 2008). Avant de s'atteler à *Discount*, Louis-Julien Petit a passé plus de trois ans à réaliser *Anna et Otto*, un long métrage qu'il a autoproduit. Avec sa jeune productrice Liza Benguigui, Louis-Julien Petit a mis près de cinq ans à réunir les fonds nécessaires au tournage de *Discount* (2015), son premier long métrage en tant que réalisateur. Ils ont même dû avoir recours à une campagne de financement participatif (à hauteur de 25 000 euros) pour en finaliser le budget, un mode de financement « alternatif » qui rejoint donc le sujet même du film. Récompensé au Festival du Film Francophone d'Angoulême par le « Valois du public », *Discount* connaît également un bon succès en salles lors de sa sortie, et reçoit un accueil favorable d'une large partie de la critique.

Carole Mathieu, le deuxième long métrage de Louis-Julien Petit est actuellement en cours de production (2015). Il s'agit de l'adaptation du roman noir de Marin Ledun, *Les Visages écrasés* (publié aux éditions du Seuil en 2011), un drame qui suit le parcours d'une femme « médecin du travail » confrontée à l'horreur du mal-être professionnel

de ses patients. Le casting du film doit notamment réunir Isabelle Adjani et Corinne Masiero (qui interprète le rôle de Christiane dans *Discount*).



5 053083 041779

Les repères temporels figurant entre crochets sont exprimés en [Heure : Minute : Seconde] et ne correspondent pas nécessairement au chapitrage du DVD, lequel ignore le plus souvent la notion de séquence à proprement parler.

Ce découpage séquentiel voudrait répondre à un double objectif : tout d'abord, permettre une remémoration rapide et précise du film dans son intégralité ; ensuite, favoriser un repérage simple et aisé des principaux développements de l'intrigue et de son fonctionnement.

Les chapitres de l'édition DVD ont cependant été intégrés dans le découpage séquentiel.

01. Interrogatoires [00:00:28]

Chapitre 1



Les employés du Discount sont interrogés un à un au sujet des vols répétés qui ont été commis dans le magasin. Tandis que le jeune agent de sécurité zélé répond par l'affirmative lorsqu'on lui demande s'il aurait une liste de noms à communiquer, Christiane, elle, déclare sans ambages « *qu'elle n'est pas une balance* ». Monsieur M'Bindo estime que bien qu'il soit le responsable de la sécurité du magasin, il ne peut pas tout faire à la fois. « *Mais voilà, à la fin, voici ce que l'on m'a remis* », conclut-il avec amertume en présentant sa lettre de licenciement.

02. Ouverture du magasin [00:01:24]



Les crédits du générique s'enchaînent sur fond noir, tandis que les employés du Discount préparent le magasin pour une « vente flash ». Depuis son bureau, Sofia Benhaoui, la directrice, lance le compte à rebours pour l'ouverture des portes. Quand le coup d'envoi est donné, les clients se ruent en masse et au pas de charge parmi les étalages.

03. Procédure de fouille [00:03:00]

À la fin de la journée, lorsqu'ils s'apprêtent à quitter leur lieu de travail, les employés sont fouillés par les agents de sécurité, selon la procédure habituelle.

04. A la sortie du Discount [00:03:48]

À l'extérieur, Christiane fume une cigarette dans sa voiture en attendant Emma qui discute avec Gilles. Elle lui propose de le ramener mais Gilles décline la proposition. Alfred laisse un message sur le répondeur de son ex-épouse au sujet de leur fille qu'il aimerait voir plus souvent. Momo lui propose d'assister à un match de football le soir-même. Alfred accepte.

05. Anglais commercial [00:05:17]



Sur l'autoroute, au volant de sa voiture, Sofia Benhaoui s'exerce à la prononciation de l'anglais en répétant le jargon commercial de la leçon diffusée sur son autoradio (« *Market Survey* », « *Brand Leader* »...).

06. L'art et la manière du licenciement [00:05:47]



Sofia Benhaoui assiste à une réunion de travail où est diffusé un petit film institutionnel dans lequel le chef de réseau expose les conséquences de l'arrivée prochaine des caisses automatiques, tout en expliquant comment « bien » licencier un employé.

07. Annonce du plan de licenciements [00:06:47]

Tandis que M'Bindo, le chef de la sécurité, prend des notes, Sofia Benhaoui reçoit successivement chacun des employés du Discount dans son bureau. Elle leur fait part du plan de licenciements que va provoquer l'arrivée des caisses

automatiques et évoque les « possibilités » qui s'offrent à eux malgré tout : un départ anticipé en retraite, une reconversion, un stage à Pôle Emploi pour « un nouveau départ », etc. Seul Gilles, du fait de son jeune âge et de son ancienneté, pourrait éventuellement conserver son emploi.

08. Que le meilleur gagne [00:08:57]



Dans les vestiaires, Alfred lit à voix haute un document intitulé « *Descriptif et nouveaux objectifs du poste employé libre-service* » qui a été remis à tous les salariés. Afin de sélectionner ceux qui resteront, la direction a décidé de chronométrer les passages en caisse et ainsi déterminer quels sont les employés les plus efficaces.

09. Compétition [00:10:25]



Alors qu'Emma se sert de son téléphone portable sur son lieu de travail pour résoudre un problème familial, elle se fait sermonner par M'Bindo qui veut lui confisquer l'appareil. « *Tu n'as plus le droit à l'erreur maintenant* », lui lance-t-il. M'Bindo va ensuite voir Christiane et la prévient que si elle veut pouvoir conserver son poste, il faut qu'elle soit plus performante en caisse et qu'elle affiche le sourire de rigueur imposé à chacun.

10. Gilles propose de faire la grève [00:11:39]



Pendant la pause-déjeuner, Emma offre à Alfred un petit gâteau surmonté d'une bougie pour fêter son anniversaire. Parmi les employés, le mécontentement alimente les conversations. Gilles propose de lancer un mouvement de grève. Christiane s'y oppose dans la mesure où elle ne pourrait pas l'assumer financièrement.

11. Javellisation [00:12:48]



Dans une benne, Alfred, Momo et Gilles déversent de la Javel sur des produits périmés destinés à être jetés.

12. Gilles et son père [00:13:38]



Gilles rentre chez lui. Il vit avec son père, aveugle, dans un petit appartement modeste. Lorsqu'il pénètre dans la cuisine, Gilles trouve son père à terre. Le vieil homme est tombé en préparant le repas, parce qu'« *une casserole a été changée de place* », dit-il. Le soir, ils dînent ensemble devant la télévision, en plaisantant sur le plat de pâtes froides qu'ils essaient d'avaler.



13. Les plumeaux d'Alfred [00:15:12]



Alfred a invité Momo chez lui et ils prennent un verre ensemble. « *À la santé de mon ex-femme* », lance Alfred en levant son verre. L'appartement est encombré de vases remplis de grands plumeaux, vestiges du passé marital d'Alfred, vestiges dont Momo décide de se débarrasser en les jetant par la fenêtre d'un geste libérateur.

14. En route pour la fête [00:15:57]



Gilles quitte l'appartement pour se rendre à la fête d'anniversaire d'Alfred. Avant de partir, il dédommage Hervé, son jeune voisin de palier, pour qu'il passe voir son père dans la soirée et qu'il s'assure que tout va bien. Christiane et Emma circulent en voiture. Christiane peste contre les agios que la banque lui fait payer. Elles croisent Gilles et lui proposent de l'emmener. Gilles prend place à l'arrière de la voiture, à côté du petit garçon d'Emma, Mathieu. Ce dernier le questionne sur la cicatrice qui lui marque l'œil gauche ; laquelle date de l'époque où le jeune homme pratiquait la boxe.

15. Fête d'anniversaire [00:17:36]

Amis et collègues de travail sont réunis chez Alfred pour fêter son anniversaire. Alfred et Christiane évoquent leur passé respectif. La soirée bat son plein et tout le monde danse.

16. L'initiative de Gilles [00:19:18]



À la fin de la soirée, alors que tous les invités sont repartis, le petit groupe d'amis s'altable pour un dernier verre. C'est alors que Gilles propose aux autres de monter un « magasin alternatif » en subtilisant de la marchandise dans le Discount. Son idée rencontre peu d'enthousiasme. Alfred refuse de devoir voler (ou de « *prendre* », selon le terme que Gilles estime plus approprié), de même que Christiane qui considère par ailleurs que cela serait tout bonnement impossible, compte tenu du système de surveillance et de l'omniprésence des agents de sécurité. Mais Momo déclare « *qu'il l'a déjà fait* », qu'il a déjà volé quelques produits qu'il n'avait pas les moyens de s'offrir. « *Il faut prendre pendant la mise en rayons* », précise-t-il, avant d'ajouter : « *Attention hein : des trucs invendables.* » Il effectue alors une démonstration de sa technique, que Gilles filme en vidéo. Lorsqu'ils visionnent la bande, chacun peut constater « *qu'on voit bien qu'on ne voit rien* ». Plus tard, dans la cuisine d'Alfred, Christiane s'entraîne à la « mise en rayons » selon la méthode de Momo. L'ambiance est festive.

17. Christiane et son banquier [00:22:39]



Christiane a rendez-vous à la banque. Pour l'occasion - et pour mettre toutes les chances de son côté -, elle s'est habillée en tailleur sombre et strict.

Mais l'entretien se déroule mal. Le jeune banquier rejette sa demande d'emprunt et s'étonne du fait qu'elle n'ait pas refusé l'héritage de son mari, comme la banque le lui avait pourtant vivement conseillé.

18. Elaboration du plan d'action [00:24:11]

Chapitre 3



Avec son téléphone portable, Gilles prend une photo des écrans de contrôle reliés aux multiples caméras qui quadrillent le magasin. Plus tard, le groupe se réunit chez Christiane pour étudier les emplacements de caméras et les angles morts.

19. Mise à exécution [00:27:40]



Le plan de Gilles est mis à exécution : la voiture de Christiane est discrètement chargée par Emma de diverses denrées alimentaires.

20. Affaires à « L'Oasis Café » [00:30:06]



Un soir, Gilles se rend à « L'Oasis Café » et propose au patron de lui revendre des produits à bas prix. Le patron accepte et fait l'acquisition de tout un stock de farine.

21. Un local pour le Discount alternatif [00:31:58]

Gilles, Emma et les autres réitèrent leur technique de prélèvement lors de la mise en rayons. Les produits subtilisés remplissent une nouvelle fois le coffre de la voiture de Christiane. Le groupe se rend ensuite dans un hangar de l'ancienne exploitation agricole de Christiane, qui accueillera le futur Discount alternatif.

22. Sofia Benhaoui et sa mère [00:34:34]



Sofia Benhaoui rentre chez elle tard le soir. Dans la cuisine, elle trouve le repas que sa mère lui a préparé. Arrive cette dernière qui propose à sa fille de l'inscrire sur un site de rencontres en ligne, « *Inchallah.com* ». Agacée par l'insistance de sa mère à vouloir lui trouver un mari à tout prix, Sofia part terminer son repas seule dans sa chambre.

23. Ouverture du Discount alternatif [00:35:54]

Chapitre 4



Dans le hangar de l'ancienne ferme de Christiane, chacun s'active à garnir les étalages du magasin improvisé. Malgré un moment de doute quant au succès de l'entreprise, les clients arrivent en nombre et les affaires sont florissantes. Dès le jour de l'ouverture, le Discount alternatif récolte presque cinq mille euros de bénéfice.



24. Emma se rapproche de Gilles
[00:39:43]



Le soir, c'est la fête. Emma confie à Gilles qu'elle souhaite aller vivre ailleurs, vers le sud, pour reconstruire sa vie. Gilles l'encourage à le faire avant qu'il ne soit trop tard et il évoque la vie de sa propre mère qui n'a pas pu partir avant de mourir. Émue, Emma embrasse Gilles sur la bouche.

25. Le frigo de « L'Oasis Café »
[00:42:23]

Gilles se rend à « L'Oasis Café » pour tenter de se procurer un réfrigérateur. Le patron lui en cède un gracieusement.

26. De l'eau à la place de la Javel
[00:42:58]



Momo vide les bidons de Javel qu'il remplit d'eau afin de pouvoir récupérer des produits frais et les proposer aux clients du Discount alternatif. À table pour le dîner, à son père qui l'interroge sur sa journée de travail, Gilles lui répond qu'il ne s'y passe rien.

27. Francesco interroge Christiane
[00:44:13]

En cette période de fin d'année, c'est la cohue sur le parking du Discount et les automobilistes s'énervent facilement. Francesco, un employé du magasin, interroge Christiane au sujet de son « épicerie solidaire » qu'il aimerait rejoindre. Gilles coupe court à la conversation.

En caisse, Christiane est chronométrée par M'Bindo qui lui indique qu'elle s'est améliorée. « *Compétitif !* », lui répond-elle non sans malice.

28. Sofia tente d'amadouer Gilles
[00:46:18]



Gilles est reçu par Sofia Benhaoui qui lui propose d'aller fumer une cigarette à l'extérieur. Là, elle lui annonce qu'elle aurait besoin de quelqu'un de jeune et de très réactif pour s'occuper des caisses automatiques. « *Je suppose que je dois me sentir privilégié maintenant ?* », lui rétorque-t-il.

29. Récupération de produits frais
[00:47:23]



Le soir, le groupe « d'épiciers solidaires » vide la benne de produits frais. Mais Christiane, croyant avoir été repérée, prend peur et démarre sa voiture en laissant une partie du chargement. Momo, Emma, Alfred et Gilles repartent alors à pied, en transportant le reste de la marchandise dans des sacs plastiques.

30. Livraison du réfrigérateur
[00:49:28]

Le groupe retrouve chez elle Christiane qui décharge le coffre de sa voiture. Arrive le patron de « L'Oasis Café » venu livrer le réfrigérateur avec son employé Hervé qui est également le voisin de palier de Gilles.

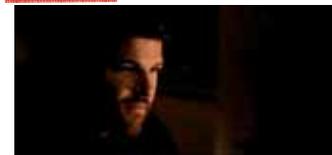
Gilles prend le jeune homme à part et lui propose de distribuer des tickets aux habitants de la Cité des Tilleuls pour qu'ils puissent venir faire leurs courses au Discount alternatif, lequel rouvrira ses portes le lendemain matin à cinq heures.

31. Distribution des tickets [00:51:49]



Accompagné de deux amis, Hervé fait du porte à porte dans le quartier et distribue des tickets « *aux gens de confiance* », selon la consigne de Gilles.

32. Discussion au coin du feu
[00:52:44]



Devant la cheminée, Gilles et Christiane discutent de ce qu'ils ont entrepris. Ils parlent de « *rébellion positive* » et « *d'acte de résistance citoyenne* ». Tout en fumant un joint, Christiane raconte à Gilles le passé difficile d'Emma. « *Elle a besoin d'un homme dans sa vie* », lui lance-t-elle en riant du sous-entendu.

33. Marché matinal [00:54:53]



Il est cinq heures du matin et tout le monde dort encore. Mathieu, le fils d'Emma, réveille Gilles, bientôt suivi d'Hervé, ponctuel au rendez-vous. Dans la cour de la ferme de Christiane,

les clients affluent et le marché solidaire s'organise dans une ambiance conviviale et bon enfant. Christiane distribue des tickets de réduction. Pendant la pause-déjeuner, elle propose à quelques-uns de créer une coopérative de services.

34. La mère de Sofia Benhaoui joue les entremetteuses [01:00:20]
Chapitre 6



Chez les Benhaoui, le repas de famille compte « un invité surprise », Rachid, qui arrive « à l'improviste », comme n'a de cesse de le répéter la mère de Sofia, mais vêtu d'un costume et muni d'un bouquet de fleurs ! Après le repas, Madame Benhaoui confie à sa fille que son père aurait été heureux de la voir mariée avec des enfants. Sofia n'a d'autre argument à faire valoir que celui d'un travail très prenant, ce qui ne satisfait guère sa mère.

35. Excellents résultats du Discount alternatif [01:02:29]



Gilles et Emma présentent la recette du Discount alternatif. Ils ont gagné plus de dix mille euros, soit deux mille euros pour chacun d'eux. Pour fêter l'événement, Christiane et Momo brûlent des fusées de détresse dans la cour de la ferme.



36. Mauvais résultats du Discount officiel [01:03:43]



Dans son bureau, Sofia Benhaoui reçoit la visite de son chef de réseau. Les objectifs fixés n'ont pas été atteints ; elle va donc devoir réagir en conséquence.

37. Réquisition des chaises et menaces de Francesco [01:04:50]



Le jeune vigile zélé réquisitionne les chaises des agents de caisse. « Vous travaillerez plus vite debout », leur lance-t-il. Francesco menace Momo et Gilles de dévoiler l'existence du Discount alternatif à moins d'intégrer l'équipe. Gilles le convainc de se taire en le bousculant un peu.

38. Licenciement de Christiane [01:06:38]



Dans le bureau de Sofia Benhaoui, Christiane reçoit sa lettre de licenciement.

39. Francesco se venge [01:07:36]

Dans les vestiaires, Francesco révèle à Christiane que la direction a proposé à Gilles un poste aux caisses automatiques.

40. Conflit au sein du groupe [01:08:02]



Le groupe est réuni chez Christiane qui annonce qu'elle a été licenciée. Lorsqu'elle révèle que Gilles a reçu une proposition d'embauche aux futures caisses automatiques, le ton monte, les esprits s'échauffent et un conflit éclate.

41. Un trou dans la caisse [01:10:24] Chapitre 7



La première caisse automatique a été installée au Discount. Le comptable du magasin se rend dans le bureau de la directrice et l'informe que, selon ses calculs, l'établissement a été victime de vols, dont le montant s'élève à trente-cinq mille euros. Sofia Benhaoui décide alors de renforcer le dispositif de surveillance.

42. Fouille supplémentaire [01:12:00]



Dans les vestiaires, le jeune vigile zélé informe les salariés qu'il y aura désormais une fouille le matin en plus de celle du soir. Il oblige Emma à retirer sa veste parce que cette dernière est équipée de poches.

43. Dilemme [01:13:11]



Momo déclare à Gilles qu'il n'a pas le droit d'accepter le poste que Benhaoui lui a proposé. Gilles ne dit mot et reste pensif.

44. Dépôt de plainte [01:13:42]



Sofia Benhaoui se rend au commissariat pour porter plainte contre X au sujet des vols commis dans le magasin.

45. La police prend possession des images de vidéosurveillance [01:14:34]



Contrairement au règlement, Emma envoie un texto pendant qu'elle est aux toilettes. Dans le magasin, la police emporte les disques durs sur lesquels sont stockées les images du système de vidéosurveillance.

46. Distribution de lettres de licenciement [01:14:58]

Dans les vestiaires, le jeune vigile zélé distribue des lettres de licenciement et fait signer des accusés de réception. Emma fait partie du personnel remercié. Elle éclate en sanglots. Gilles lui propose de l'emmener chercher son fils chez la nourrice avec la voiture d'Alfred.

47. La colère d'Emma [01:16:42]



Emma arrive tard chez la nourrice. Face aux récriminations de cette dernière (qui la menace de prévenir les services sociaux), Emma s'emporte et expose avec colère et émotion les difficultés de sa vie professionnelle et personnelle. La nourrice fait profil bas.

48. Gilles présente Emma à son père [01:18:16]



Gilles emmène Emma et Mathieu chez lui et les présente à son père. Le petit garçon interroge le vieil homme sur sa cécité. Il lui raconte son histoire (les séquelles d'un combat de boxe), puis il part avec Mathieu chez Hervé, le voisin de palier, afin de laisser Gilles et Emma en tête à tête.

49. La colère de Christiane [01:20:01] Chapitre 8

M'Bindo vient chercher Christiane à son poste de travail et lui demande de le suivre : elle doit être entendue par la police. Christiane proteste avec véhémence, si bien qu'elle est enfermée dans un local de service le temps de retrouver son calme. Deux policiers arrivent et l'informent qu'elle va faire l'objet d'une garde à vue.



50. Christiane est interrogée par la police [01:21:43]



Le commissaire de police présente à Christiane une série d'images de vidéo-surveillance sur lesquelles on la voit voler des tickets de promotion. Il l'informe que le Discount a porté plainte contre elle et qu'elle est licenciée pour faute grave.

51. L'aventure continue [01:22:18]



Momo, Alfred, Gilles et Emma sont réunis dans l'entrepôt du Discount alternatif. Gilles estime qu'ils doivent se battre et continuer leur action malgré tout. « *J'ai une petite idée*, leur dit-il, *mais je ne sais pas si cela va vous plaire...* »

52. L'idée de Gilles [01:22:53]



Pendant que Momo démonte les étagères du Discount alternatif et efface toute trace de leur activité, Gilles met son plan à exécution, épaulé par Emma et Alfred et avec le concours du patron de « L'Oasis Café », secondé par Hervé. Alfred appelle sa fille et laisse un long message sur sa boîte vocale. Lorsqu'elle décroche subitement, il est déconcentré et coupe la communication.

53. Suite de l'interrogatoire de Christiane [01:24:18]



Le commissaire de police apporte un sandwich à Christiane et l'interroge au sujet de la somme d'argent qui a été déposée sur son compte bancaire. Le commissaire tente de la persuader de dénoncer ses complices, mais Christiane reste muette.

54. Braquage d'un camion de marchandises [01:24:45]



Gilles et les autres dévalisent une partie du contenu d'un poids lourd qui transporte des marchandises pour le Discount. Le chauffeur du camion est un habitué de « L'Oasis Café ». Lorsqu'il s'y rend pour dîner, le patron de l'endroit lui subtilise discrètement les clés du véhicule et le retient à table tout le temps qu'il faut pour que Gilles et son équipe accomplissent leur mission. Les clés du camion sont restituées au chauffeur in extremis.

55. Autorisation de perquisitions [01:29:04]



Au commissariat, Christiane refuse de signer le formulaire « d'autorisation de perquisitions et saisies » que le fonctionnaire lui remet.

56. « Vente flash » au Discount alternatif [01:29:14]



Chapitre 9

Pendant ce temps, Gilles et les autres organisent une « vente flash » sur le site du Discount alternatif. Les clients déposent leurs achats dans un sac nominatif, lequel leur sera ensuite livré à domicile.

57. Descente de police [01:32:09]



La police arrive sur les lieux alors que Gilles et les autres effacent les dernières traces de leur « vente flash ». Emma cache la recette dans le sac à dos de son fils Mathieu qui prend place à bord du camion d'Hervé. La police investit la ferme de Christiane. Les clients sont interrogés mais chacun dispose d'un alibi justifiant sa présence sur les lieux et personne n'est en possession de marchandise volée. Gilles et les autres sont arrêtés mais la police ne dispose d'aucune preuve concrète à leur encontre.

58. Livraisons alternatives à domicile [01:37:56]



Accompagné du petit Mathieu, Hervé fait sa tournée de livraisons chez les habitants du quartier.

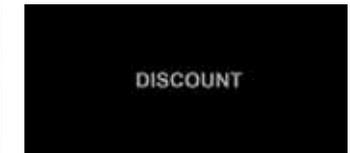
59. « Ouverture du magasin dans... » [01:38:32]



Dans les allées du Discount, les haut-parleurs font résonner le compte à rebours de l'ouverture du magasin. On entend les clients affluer mais l'écran reste vierge de toute présence humaine.

60. Générique de fin [01:42:11]

Chapitre 10



Les crédits du générique s'enchaînent puis défilent sur fond noir.

DYNAMIQUE DE GROUPE



correspondances. C'est la belle idée du film, laquelle concerne également la directrice du magasin elle-même qui, contre toute attente et de manière implicite, fait presque office de « sixième membre du groupe ».

Vies interrompues, blessures parallèles

Ce sont les circonstances professionnelles qui ont un jour réuni Gilles, Christiane, Emma, Alfred et Momo. Mais tous ont en commun beaucoup plus que la seule entreprise qui les emploie, comme on peut le mesurer au gré des différentes situations parallèles que l'intrigue décline.

Ils sont célibataires tous les cinq et leur vie personnelle se traduit essentiellement par l'impasse, la paralysie, l'insatisfaction, l'arrêt. La griffe du passé les enserre et semble les avoir immobilisés là depuis longtemps déjà. Ainsi, Gilles vit seul avec son père [séq. 12], veuf [séq. 24] et devenu aveugle à la suite d'un combat de boxe [séq. 48]. Il s'occupe de lui comme il peut, tout comme Emma élève seule son fils Mathieu depuis six ans [séq. 18]. Gilles est « fils-père » ; Emma est « fille-mère ». Le jeune homme est marqué physiquement par la tragédie familiale (il possède une cicatrice sous l'œil gauche résultant également de son passage sur le ring), tandis qu'Emma, elle, servait de punching-ball à un ex-conjoint violent, comme la colère la pousse à le confesser lors de la scène d'altercation avec l'aide

maternelle [séq. 47]. De son côté, Christiane vit dans le souvenir de son défunt mari, attitude qui est également celle d'Alfred depuis que son épouse l'a quitté. Par fidélité envers son passé conjugal et malgré les dettes subséquentes qui l'accablent financièrement [séq. 17], Christiane a accepté l'héritage de son époux, la ferme qu'il exploitait, laissée à l'abandon depuis son décès et dans laquelle elle habite toujours. Les vieux engins agricoles fantomatiques qui rouillent dans la cour de l'exploitation [01] ont ainsi la même fonction

symbolique que les énormes vases remplis de plumeaux qui encombrant le salon spectral d'Alfred [02] : ils figurent l'omniprésence de l'absence, le deuil qui n'a pas été accompli, la page qui n'a jamais pu être tournée.

Christiane finira par accepter l'idée de devoir se séparer de ces reliques et Momo initiera un processus du même ordre chez Alfred en jetant les imposants vestiges végétaux par la fenêtre de l'immeuble [séq. 13]. Par ce geste de « table rase » émancipateur [03], Momo oppose ainsi l'espoir du nouveau départ qu'il nourrit pour lui-même (vers Alger, pour y retrouver son père et s'y marier, mais que son maigre salaire contrarie pour le moment) à l'improbable espoir du retour de l'être aimé que ressasse son collègue et ami.

Ligne de fuite

Comme on le perçoit peu à peu, chaque membre de la future équipe d'épiciers solidaires « rime » avec les



01



02



03

DYNAMIQUE DE GROUPE



autres, ceci avant même l'ouverture effective du magasin. Ils sont occasionnellement réunis par le projet, mais plus fondamentalement unis par la vie. C'est sans doute la raison pour laquelle l'initiative de Gilles survient d'une manière aussi inopinée et inattendue. La proposition d'action collective (lancer un mouvement de grève) formulée précédemment [séqu. 10] n'avait pas rencontré d'écho favorable parmi les salariés. C'est lorsque le groupe se retrouve à la fin de la soirée d'anniversaire d'Alfred [séqu. 16], une fois tous les invités partis, que Gilles lance à la cantonade l'idée d'un magasin alternatif qui serait achalandé par des produits illégalement ponctionnés sur les stocks du supermarché. Pourquoi ce projet-là, à ce moment-là, alors que rien ne prédispose les personnages à agir de la sorte ? Quand Gilles prend la parole, il le fait d'abord depuis le hors champ ; il n'est donc pas présent à l'image et devient dès lors la voix du groupe, celui qui va être en mesure de concevoir un futur possible en évaluant la situation présente à l'aune des erreurs du passé. L'ancien boxeur sait mieux que tout autre que l'affrontement direct constitue un leurre (son père y a perdu la vue) et envisage donc la possibilité du détournement. En quelque sorte, Gilles « lit l'avenir » dans les reflets de la boule à facettes qui continue toujours de tourner et de

projeter inutilement ses miroitements sur les murs du salon [04]. Car cette fête d'anniversaire est finalement peu ou prou le prélude d'un enterrement, celui de la vie active : l'âge d'Alfred, cinquante ans (qui est à peu près celui de Christiane également), les ayant réunis en cette soirée, n'est pas anodin et concourt à une prise de décision aussi radicale dans la mesure où chacun sait qu'il est très difficile (voire impossible) de retrouver du travail à cette période de la vie. La vision de Gilles relève dès lors du dessilement : l'acte d'opposition initialement envisagé (la grève) se transforme en une véritable manœuvre de subversion (voir chapitre « Approches esthétiques »), qui mise sur la dynamique de groupe et l'émulation collective. Au ring imposé menant inévitablement dans les cordes, Gilles répond par l'esquive d'une ligne de fuite qui, bien que temporaire, sera à même de ré-enchanter le présent de tous et d'alléger le fardeau du vécu antérieur de chacun.

Le club des cinq et le clan des six

Gilles devient donc le gérant officieux d'un Discount alternatif, ce qui le rapproche de la directrice du magasin officiel, et ceci à plus d'un titre. Le film évite en effet scrupuleusement toute forme d'opposition binaire, à commencer par la plus attendue, qui aurait fait de Sofia Benhaoui l'incarnation-même de l'altérité totale ou le symbole de l'adversité absolue. La dramaturgie décline au contraire quantité d'effets de parallélisme entre chacun des cinq

épiciers solidaires et la directrice solitaire. La structure du film fait d'abord très clairement résonner la vie de Gilles avec celle de Sofia Benhaoui : l'un vit avec son père dont il s'occupe, quand l'autre vit avec sa mère dont elle assure les besoins financiers (à la fin de la scène du repas de famille [séqu. 34], elle lui donne discrètement « l'argent de sa semaine »). Les deux ont également un parent décédé (lui, sa mère ; elle, son père), et quand Gilles rejette les avances répétées d'Emma (dans la première partie du film), Sofia refuse de s'intéresser aux hommes que lui présente sa mère, laquelle habite chez sa fille alors que Gilles occupe l'appartement de son père, en bonne symétrie. Madame Benhaoui joue les entre-metteuses pour Sofia, ce que fait également Christiane pour Emma lorsqu'elle fait comprendre à Gilles qu'il devrait montrer plus d'intérêt pour la jeune femme [séqu. 32]. D'ailleurs, Christiane fait presque office de « mère d'adoption » pour Emma. On ne le perçoit sans doute pas tout de suite, mais une lecture attentive du film fait apparaître que Christiane héberge en fait Emma et son fils depuis plusieurs années ; ce qui explique leur présence dans la cuisine de la ferme au moment du petit déjeuner, le jour où Christiane a ren-

dez-vous à la banque [séqu. 17]. La situation est par la suite clarifiée au détour d'une réplique après le licenciement de Christiane [séqu. 40], quand elle fait à Emma la réponse suivante : « *Tas rien à perdre toi ? Et la baraque où t'es depuis trois ans ?* » La relation Emma/Christiane recoupe donc celle de Sofia Benhaoui et de sa mère, de même que leurs situations personnelles s'inversent symétriquement : l'ex-exploitante agricole a perdu son époux alors que la directrice du magasin ne parvient pas à en trouver un. Le lien s'actualise même à l'écran, lorsque Christiane est placée en garde à vue [séqu. 55], par le biais d'un jeu de reflets de part et d'autre de la vitre sans tain du commissariat, qui voit se superposer le visage de l'accusée et celui de la plaignante [05]. Preuve qu'il s'agit bien d'une intention d'écriture et non d'un seul effet de lecture, ce système d'échos se vérifie également à l'échelle des personnages ayant une moindre incidence sur la poursuite de l'intrigue. En effet, le scénario fait ponctuellement rimer Momo et Sofia, tout comme il relie également Alfred et la gérante du Discount : le jeune maghrébin envoie de l'argent à son père en Algérie, tout comme celle qui l'emploie en donne à sa propre mère, laquelle voudrait bien rentrer au pays, ce qui est également l'objectif de Momo.

04



05



ANALYSE DU RÉCIT



Pour ce qui concerne Alfred, on le voit très souvent téléphoner à son ex-épouse sans obtenir de réponse [06], de la même façon que Madame Benhaoui appelle constamment sa fille sans que cette dernière ne décroche [07]. En tissant ce réseau virtuel de connexions multiples entre les deux camps antagonistes, le film complexifie ses enjeux et échappe au manichéisme trop souvent de rigueur dans ce type de fiction. Donc, si la situation économique oppose les représentants des deux Discounts, la construction dramatique, elle, les rapproche et vient en quelque sorte formuler structurellement ce qui ne peut pas être énoncé verbalement par la directrice du magasin officiel. En effet, on perçoit très vite que Sofia Benhaoui ne cautionne pas du tout la politique du groupe industriel auquel elle appartient, pas plus que ses méthodes d'ailleurs, comme en témoigne notamment son attitude lors de la réunion de travail [séq. 06].



06



07

un employé, elle est la seule à ne pas prendre de notes. Son regard se détourne même de l'écran pour se figer longuement dans le vide [08] ; nul doute qu'elle a visiblement l'air atterré face à l'hypocrisie mielleuse du chef de réseau, lequel incarne à la perfection tout le cynisme décomplexé de la communication d'entreprise à l'heure de l'ultralibéralisme [09]. Si Sofia met ensuite en œuvre le protocole et le plan de licenciement dans son magasin, elle le fait par obligation hiérarchique, et on la sent très mal à l'aise dans ce rôle de composition qu'elle interprète d'ailleurs avec fort peu de conviction [voir chapitre « Analyse de séquence »]. L'intégration sociale dont Sofia Benhaoui a bénéficié (elle est issue de l'immigration et d'une famille d'origine aussi modeste que celle de ses employés actuels) la conduit donc désormais à devoir prononcer l'exclusion. Paradoxe et dilemme moral qu'un enchaînement de plans, aussi inspiré que drolatique, viendra métaphoriquement résoudre, ou en tout cas résorber. À l'heure où Gilles et les autres ont constitué leurs stocks et s'apprennent à s'établir de manière sédentaire, la directrice du Discount lance, comme chaque matin, le compte à rebours de l'ouverture du magasin [10-11]. Lorsque le coup d'envoi est prononcé, les portes s'ouvrent mais ce sont celles du hangar de la ferme de Christiane que l'on voit alors à l'écran [12]. Par le biais de ce raccord cut, c'est donc Sofia Benhaoui elle-même qui inaugure l'ouverture du Discount alternatif ! C'est à son signal que le local est investi pour la première fois, comme si le montage prenait dès lors en charge le désaveu moral de la directrice devant les objectifs de rentabilité qui lui sont imposés.

Par le biais de cette simple mise en rapport d'images (mais représentative du fonctionnement du film dans son ensemble), « le club des cinq épiciers »

mue symboliquement en « clan des six associés », et le groupe s'ouvre ainsi à une nouvelle dynamique secrètement solidaire, tout autant qu'inédite.



08



09



10



11



12

LA CONJURATION DES INDOCILES



Revigorante fable des temps modernes, *Discount* décline l'éternel combat du « pot de terre et du pot de fer », à l'heure où la « rationalité économique » tient trop souvent lieu de seule et unique morale de l'histoire ultralibérale. Si l'aventure de l'épicerie solidaire est éphémère, sa réussite n'en est finalement que plus éclatante et constructive. En effet, que démontre l'initiative de Gilles et de ses compagnons d'infortune ? Que face à la soumission globale institutionnalisée, la subversion locale personnalisée constitue une réponse adéquate, dans la mesure où elle peut faire boiter le système et contribuer ainsi à la mise à nu de son fonctionnement. Certes, le Discount alternatif duplique illégalement la grande enseigne sur son propre terrain, mais il le fait à une autre échelle et surtout selon d'autres objectifs, où il s'agit d'abord d'humaniser les échanges et de replacer l'individu au centre de toutes les préoccupations.

L'être et le néon

La séquence générique [Séq. 02], qui montre pour la première fois le rituel quotidien de l'ouverture des portes du supermarché, se caractérise essentiellement par un type de cadrage unique, dont la récurrence participe à l'installation du propos principal du film. Que voit-on ? Une succession d'une vingtaine de gros plans de courte durée, tous centrés sur les gestes de travail : un caddie que l'on remplit d'articles périmés, des billets de banque recomptés, un camion de marchandises reculant vers un quai de déchargement, des interrupteurs que l'on actionne, un bon de commande tamponné, des bacs métalliques qui se remplissent d'objets divers et en grand nombre, etc. De même que la taille du cadre ne varie pas (ou très peu), la composition de

chaque plan fait apparaître un trait commun : si l'activité professionnelle occupe tout l'écran, elle est néanmoins systématiquement coupée de celui ou celle qui l'effectue. Au mieux, on perçoit des mains interchangeables qui s'affairent [01], ou bien un dos anonyme (mais siglé aux couleurs de l'enseigne) penché sur sa tâche [02], mais jamais l'individu en tant que tel. D'emblée, donc, la situation est opaque : dans ce temple de la consommation dédié à l'hypervisibilité de

l'objet, le sujet n'a pas vraiment sa place et se voit donc réduit à sa seule fonction. L'humain est dès lors quasi exclu du cadre, tronqué [03], réifié, au profit d'une surexposition de la marchandise, qui remplit l'image en majesté, à la faveur d'angles de prise de vue évoquant parfois l'art contemporain, comme c'est notamment le cas lorsque la caméra s'attarde sur un amoncellement d'épluche-légumes saisi en contre-plongée [04], où l'ustensile de cuisine se retrouve alors comme



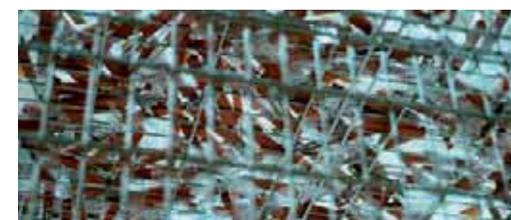
01



02



03



04





transformé en toile abstraite. Le lieu semble ainsi s'animer de lui-même et l'on éprouve presque l'impression que les rayons se garnissent tout seuls, comme par enchantement. Pas de personnages en pied donc, et encore moins de visages : sur la scène de la sérialité à prix sacrifié, la singularité n'a évidemment pas droit de cité, qui plus est

un jour de « vente flash », où « tout doit disparaître » en un minimum de temps. L'être et le néon ne font pas bon ménage et ne sauraient ici se partager l'affiche. La lumière blafarde des « feux de la rampe », que l'on allume dans le tout premier plan de la séquence [05], programme l'escamotage de chaque employé, ravalé au rang de simple accessoiriste quasi invisible.



05



06



07



08



09

Si dans un premier temps les salariés ne sont pas montrés, ils sont néanmoins surveillés. Par l'œil inquisiteur des caméras vidéo [06], et par Sofia Benhaoui, la directrice du Discount, qui observe les préparatifs à travers le store de son bureau situé à l'étage, comme il se doit [07]. En grande ordonnatrice de l'endroit, c'est elle qui entérine l'apparition à l'écran de chaque protagoniste de l'intrigue. C'est en effet au moment-même où elle lance le compte à rebours de l'ouverture des portes que s'actualise enfin le visage de chacun (Francesco, Alfred, Gilles, Emma, Christiane puis Momo), par ailleurs soumis à une expression standard par le règlement intérieur de l'établissement. Car, comme on l'apprendra peu après, face au client, la « banane » est obligatoire, elle constitue même le premier commandement du « SBAM », l'acronyme désignant le message automatique que tout membre du personnel se doit de délivrer (« Sourire / Bonjour / Au revoir / Merci »). Sur les affiches épinglées dans les couloirs, l'expression du visage est ainsi figurée par un fruit jaune dessiné comme un logo publicitaire : jusque dans son plan de communication, l'entreprise considère donc ses salariés comme une marchandise, un bien de consommation. Ce que la suite du film ne fera malheureusement que confirmer.

Cette inversion du rapport (tant quantitatif que qualitatif) entre la figure humaine et les produits manufacturés, rappelle bien évidemment le célèbre diptyque photographique d'Andreas Gursky, réalisé en 1999 à Los Angeles et intitulé *99 cent* [08]. Sur le gigantesque cliché de l'artiste Allemand (207 centimètres de hauteur pour 308 centimètres de largeur), le regard du spectateur domine un immense « discount store » américain, une sorte d'hypermarché colossal qui ressemble à un entrepôt où sont soigneusement rangés par centaines des produits divers : boîtes de conserves, bouteilles, biscuits, sachets de bonbons, etc., tous présentés dans des emballages extrêmement colorés

et vendus au prix identique de 99 cents. Dans cette vitrine illimitée de marques courantes, régularité et diversité sont finement alliées pour donner une impression de globalité et d'excès, où la multitude d'alignements horizontaux est à peine rompue par quelques minces piliers blancs et verticaux. Gursky combine habilement le très grand (le hall de supermarché) et le très petit (les milliers d'articles sur les rayons). L'ensemble est montré en plongée, ce qui produit un effet de tassement, un écrasement de la perspective qui procure une sensation d'enfermement, d'étroitesse. L'angle de prise de vue adopte celui d'un dispositif de vidéosurveillance, à ceci près qu'ici, la caméra n'observe que les produits, ou presque. Certes, les clients sont bien présents dans le cadre, mais on ne les voit pas tout de suite ; l'œil du spectateur est en effet tellement sollicité par la profusion multicolore des étagères, qu'il faut quelques minutes avant qu'on ne perçoive vraiment la présence des usagers du supermarché (tout comme il faut attendre que Sofia Benhaoui annonce dans son micro l'ouverture imminente du magasin pour que le visage des employés soit enfin révélé à l'image). Dans cette fameuse photographie dénonciatrice de la société de consommation, le client n'est pas vraiment une personne, mais plutôt une ombre égarée dans la surabondance matérielle, comme c'est également le cas dans le film à la fin de la séquence générique : lorsque s'ouvrent les portes du Discount, les clients s'y engouffrent en masse et au pas de course, filmés au ralenti telle une meute de zombies avide d'avoir et visiblement mue par la seule pulsion consumériste [09].

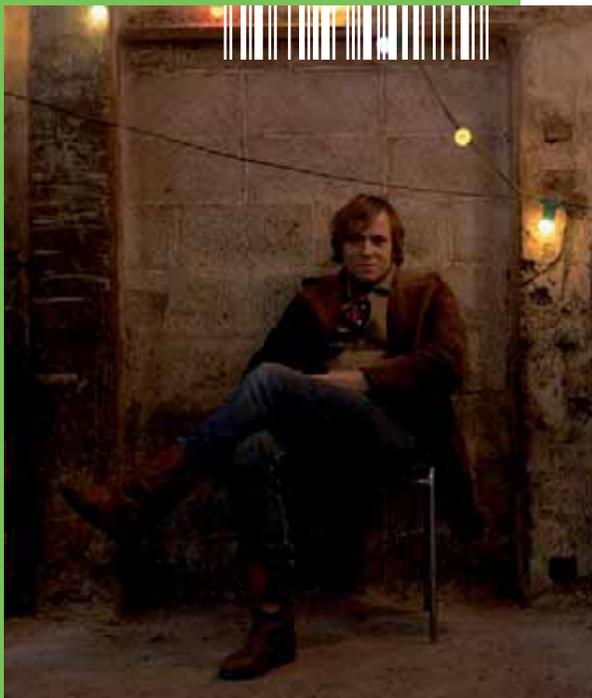
La voix de son maître

Tel qu'il est montré dans le film, le supermarché est le lieu même de la réification, et personne n'y échappe. Si les salariés sont des silhouettes fantômes constamment surveillés et les clients une horde de

LA CONJURATION DES INDOCILLES

« morts-vivants » se consumant dans la fièvre acheteuse, les dirigeants eux-mêmes ne sont pas en reste et sont d'emblée caractérisés comme des individus téléguidés, voire robotisés. Ainsi, de manière symptomatique, la première scène spécifiquement consacrée à Sofia Benhaoui la montre au volant de sa voiture en train de répéter en boucle le vocabulaire d'anglais commercial que diffuse son autoradio [Séq. 05], ce qu'elle continue d'ailleurs à faire mécaniquement lorsqu'elle marche jusqu'à la salle de conférence où a lieu la réunion de travail [10]. On imagine alors qu'elle a certainement sur les oreilles ses écouteurs de téléphone portable, qui continuent de diffuser la leçon de prononciation, mais les cheveux longs de l'actrice empêchent que l'on puisse concrètement s'en assurer, si bien que l'on assiste en fait à la déambulation d'une femme qui parle toute seule, les yeux dans le vide, psalmodiant à voix haute, mais pour elle-même, un sabir technocratique ésotérique. La scène est très brève, mais elle en dit long sur le

conditionnement que le personnage s'inflige et le formatage que l'entreprise impose. L'idée d'aliénation est même suggérée par un élément du décor mis en valeur par le cadrage en contre-plongée : Sofia progresse en effet sous un énorme portique en structure métallique (rappelant les bacs à solde du magasin), qui prend ici l'allure d'une grande toile d'araignée d'acier la surplombant et l'écrasant pendant toute la durée de son trajet à pied. De même, malgré la vanité et l'arrogance qu'affecte le chef de réseau pendant la réunion, un détail caractéristique met l'accent sur sa nature de pantin factice n'ayant aucune autre consistance que celle que le système lui attribue. En effet, lorsqu'il manipule sa cravate [11] en jetant un regard autosatisfait vers l'assemblée pendant la diffusion du film institutionnel dont il est le speaker, on s'aperçoit alors qu'il est vêtu exactement de la même façon qu'à l'écran [12] - cravate à rayures colorées comprise ! Ainsi, entre l'homme et son image projetée, la similitude est



10



11



12



13



14



15

totale, comme si tout son être se réduisait donc à sa seule fonction au sein de l'entreprise ; ce qui, par contraste avec la suffisance qu'il affiche, génère un subtil effet de comédie. Maniant la novlangue de bois avec aplomb et conviction, le porte-parole est montré comme un portemanteau, un soldat fier de son uniforme et du conditionnement managérial dont il est le parangon pathétique.

Coulisses carcérales

À l'asservissement volontaire des cadres de direction répond l'embrigadement forcé des employés de base. L'espace policé du magasin possède en effet son envers policier, comme on le découvre lors de la scène de fouille [Séq. 03], qui a lieu à chaque fin de journée lorsque le personnel quitte son poste. On passe ainsi d'un vaste espace blanc sur-éclairé (le magasin) à un lieu particulièrement sombre et exigu (les vestiaires), filmé de telle sorte que l'on éproue une forte sensation d'enfermement. En effet, alors

que le vigile et le responsable de la sécurité accomplissent leur basse besogne, la caméra est systématiquement placée derrière des grilles [13] qui obstruent le champ de vision, si bien que la procédure de lutte contre le vol en interne prend des allures de véritable protocole pénitentiaire. On demande à chacun de lever les bras, on vérifie le contenu des poches et avant de pouvoir quitter les lieux, il faut signer le formulaire « SBAM » [14], qui équivaut à une charte de bonne conduite sur le temps de travail. Dans certains plans, les grilles omniprésentes occupent même plus de place à l'écran que les personnages, comme on peut le mesurer lorsque Christiane, une cigarette à la bouche, parade à proximité du panneau « Interdiction de fumer » [15], en une ultime bravade au règlement intérieur, juste avant de pouvoir retrouver sa liberté. La fin d'une journée ordinaire au Discount ressemble donc à s'y méprendre à une scène de sortie de prison, comme on a pu en voir dans quantité de polars. À ceci s'ajoute bien sûr le comportement zélé

¹ La séquence du braquage du camion de marchandises est analysée sur le DVD pédagogique du film édité par Cinéligue.

APPROCHES ESTHÉTIQUES



du jeune vigile. Ainsi, lorsque les consignes de sécurité sont renforcées [Séq. 42], il annonce les nouvelles règles aux employés (tous alignés devant lui) en marchant de long en large les mains croisées dans le dos, précisément comme le ferait un maton de OHS face à des détenus insoumis [16]. Plus son pouvoir s'accroît et plus son attitude semble d'ailleurs empruntée au répertoire du film de genre, notamment lorsqu'il force Emma à enlever sa veste (parce qu'elle possède des poches), usant et abusant de ses prérogatives avec une jubilation sadique non dissimulée.

La chronique sociale s'affranchit donc du strict naturalisme attendu et s'aventure sur le terrain du cinéma policier. On peut effectivement voir *Discount* comme une variation sur le « film de prison », transplanté sur un terrain inédit et envisagé selon des modalités nouvelles. Pour Gilles et ses comparses, il ne s'agit pas « d'en sortir », de s'échapper (puisque au contraire le plan de licenciement va les pousser vers la porte), mais bien de « s'en sortir », au niveau matériel et financier. Pour y parvenir, ils vont dès lors organiser « l'évasion » d'une partie de la marchandise et l'acheminer vers une « planque » à la campagne (le Discount alternatif), pour ensuite la répartir chez différents « complices » (les clients du

quartier), « des personnes de confiance » triées sur le volet, selon la recommandation de Gilles à Hervé [Séq. 30]. Gilles fait d'ailleurs office de « cerveau » de cette association de bienfaiteurs : c'est lui qui attribue un rôle et une fonction à chaque membre de l'équipe, qui photographie les moniteurs du système de vidéosurveillance du magasin, tel un « agent infiltré », pour ensuite en dresser la carte et identifier les angles morts qui vont leur permettre d'agir sans être vus.

Puis, à mesure du succès de l'entreprise et des difficultés qui ne manquent pas de surgir, on passe progressivement du « film de prison » au « film de braquage ». En effet, comme dans un « Caper movie » ou un « Heist film » (selon la terminologie anglo-saxonne employée pour désigner ce sous-genre du film criminel), Gilles décide de contrer le renforcement du dispositif de sécurité en dévalisant un camion de livraison du Discount, pendant la pause dîner du chauffeur [Séq. 54]¹. Toujours selon l'une des lois du genre, un membre du groupe commet un impair, une erreur certes bénigne mais qui sera finalement fatale à la poursuite du plan : sans se douter un instant des conséquences de son geste, Christiane récompense les clients en leur offrant des tickets de promotion qu'elle récupère sur son lieu de travail ; et c'est pour cette seule raison (le petit grain de sable) qu'elle sera par la suite inquiétée par la police et placée en garde à vue.

Convivialité et Système D

Néanmoins, la création du Discount alternatif aura bel et bien permis la libération de tous les membres du groupe, au sens propre comme au sens figuré. En effet, par l'initiative collective, ils dépassent leur condition, déjouent un environnement de nature carcérale et développent un milieu convivial, où chacun retrouve sa dignité et la foi en l'avenir, pour ensuite se découvrir un rôle social.

La séquence de l'ouverture du Discount alternatif [Séq. 23] est à ce titre particulièrement représentative, dans la mesure où elle inverse les principales caractéristiques du magasin officiel. Si dans les premières images de la scène, les mêmes gestes et les mêmes cadrages semblent pourtant se répéter (une série de gros plans sur les seules petites mains au travail), c'est pour mieux mettre en valeur la touche personnelle (et parfois singulière) que chacun apporte cette fois-ci à la préparation des modestes rayons. Ainsi, Alfred tient-il à ranger les paquets d'essuie-tout dans un ordre spécifique qu'il a lui-même décidé (et qu'il défend bec et ongles face aux suggestions de Christiane), tandis qu'Emma customise des boîtes de conserve en griffonnant au marqueur le logo qui en dévoile la provenance [17]. L'acte n'est évidemment pas anodin, car dans ce hangar reconverti, il s'agit bien en effet de détourner le produit générique pour en faire quelque chose d'unique, de contrer l'uniformisation par la personnalisation. Ce qu'Emma accomplit ensuite littéralement en écrivant le prénom de chaque épicière solidaire sur un morceau de papier, qui servira de blason aux vendeurs [18]. De même, l'atmosphère générale de l'endroit contraste fortement avec celle du magasin officiel : pas de rampes de néons

oppressives ici, mais des guirlandes électriques festives [19] (même s'ils auront recours par la suite à l'éclairage standard, ils conserveront tout de même cette touche de fantaisie) ; pas de déferlement de consommateurs hystériques, mais l'arrivée tranquille de quelques personnes sympathiques venues des environs. L'ambiance est à l'avenant : on se salue en s'embrassant, puis on discute et on s'informe sur le fonctionnement de ce commerce atypique. Plus tard, un repas collectif avec les usagers sera même organisé dans la cour de l'ancienne ferme de Christiane, qui, peu à peu, prend des allures de véritable « forêt de Sherwood ». En effet, les cinq employés reconvertis en épiciers deviennent peu ou prou les « Robins des bois » du voisinage, qui taxent le système de la grande distribution pour redistribuer aux petites gens, plus équitablement. « Prendre, ce n'est pas voler, ce n'est pas pareil ; prendre, c'est plus juste », avait tenu à préciser Gilles en présentant son plan aux autres, dans un souci de légitimation morale. Le terme choisi sied en effet parfaitement à leur aventure, où cinq chômeurs en puissance deviennent « entre eux preneurs », et initiateurs d'un petit commerce de proximité qui privilégie l'être sur l'avoir. Tel est le credo de la conjuration des indociles.



16



17



18



19



L'idée première de *Discount* consiste à transposer dans un contexte français la formule de la comédie sociale britannique, qui s'est constituée en un genre à part entière ces vingt dernières années. Le film de Louis-Julien Petit en reprend l'argument de base : pour faire face à la crise et à la précarité, une communauté d'individus se fédère autour d'un projet, d'abord perçu comme fantasque ou voué à l'échec mais qui, finalement, permet à chacun de se relever et de retrouver foi en l'avenir via l'aventure collective. On reconnaît là le point de départ des *Virtuoses* (1996) de Mark Herman et de *The Full Monty* (1997) de Peter Cattaneo, deux très grands succès populaires de l'époque, qui ont fait beaucoup d'émules et procuré un souffle nouveau au cinéma anglais, ceci

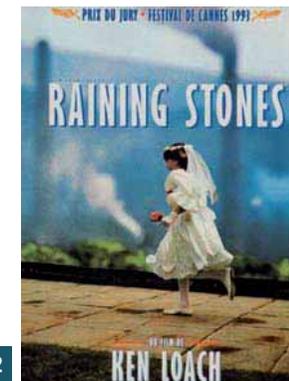
en dépit de l'absence de vedettes au générique. Cette série de films possède en effet la particularité de ne pas recourir aux stars et de faire intervenir ponctuellement des comédiens non professionnels aux côtés d'acteurs confirmés mais encore peu connus. C'est également le cas dans *Discount*, où Olivier Barthélémy et Corinne Masiero donnent parfois la réplique à des seconds rôles interprétés par des personnes dont ce n'est pas le métier (la truculente « mamie au Tarama », par exemple).

Si cette veine de la comédie sociale se développe dans les années 1990 et 2000, elle possède ses racines dans la décennie précédente, pendant l'ère Thatcher, où les principaux cinéastes anglais témoignent des effets dévastateurs de la politique inflexible de celle que l'on surnomme alors « la Dame de Fer ». C'est l'époque où Mike Leigh, Stephen Frears et Ken Loach (pour ne citer que les plus célèbres) signent des fictions réalistes alliant le drame à la comédie, qui documentent la destruction de l'essentiel des aides publiques et la mise à genoux des principales organisations ouvrières.

Ken Loach, l'engagé

Cinéaste dont l'engagement n'a jamais fléchi, Ken Loach s'attaque au thatchérisme dès 1984, en usant d'abord des armes du cinéma documentaire. Dans l'impressionnant *Which Side are You on ?*, il retrace le déroulement et la répression de la plus longue grève que le pays ait connue, et raconte la lutte

des mineurs britanniques à travers des poèmes, des chansons et des œuvres d'art que les ouvriers ont créés pour exprimer leur solidarité et leur souffrance face à la perte de leur industrie et de leurs ressources. Il faudra attendre 1990, l'année où la Dame de Fer quitte le pouvoir, pour que Loach réalise sa première fiction décrivant la catastrophe sociale et humaine engendrée par sa politique. Dans *Riff-Raff* [01], le comique se conjugue adroitement à la chronique pour suivre le parcours de Steevie, un jeune Écossais tout juste sorti de prison qui est embauché au noir sur un chantier de construction. Le microcosme du milieu du bâtiment et des travailleurs clandestins y est montré comme une communauté divisée et déracinée, qui reflète le désarroi de toute la classe ouvrière anglaise. Malgré le constat accablant, le film est avant tout une comédie tonique, animée comme ses personnages par ce que le cinéaste appelle « un humour de survie », où la plaisanterie est une forme de défense et de résistance. Équation qui



02

sera également celle de *Raining Stones* (1993), qui narre les mésaventures drolatiques d'un chômeur piètre combineur remuant ciel et terre pour offrir à sa fille la plus belle des robes de communion, et qui se débarrasse accidentellement du truand qui avait racheté ses dettes [02]. Dans la longue filmographie de Ken Loach, cette façon d'aborder un sujet social par le biais de l'humour trouve sans doute sa forme la plus accomplie dans *La Part des anges* (2012), dans lequel un jeune délinquant en réhabilitation



01



05

se découvre un talent de dégustateur de whisky et souhaite faire fructifier ce don nouvellement acquis en organisant le vol d'un grand cru hors d'âge. « Dans ce film, j'autorise le vol parce que je considère qu'il ne lèse personne », a déclaré le réalisateur. Ce qui est peu ou prou la position également exprimée par Gilles dans *Discount*, lorsqu'il présente son idée d'épicerie alternative aux autres membres du groupe.

Mike Leigh, l'entêté

Tout aussi lucide et critique que son compatriote Ken Loach, mais dans un registre très différent, recourant volontiers à la stylisation et à une certaine outrance burlesque, Mike Leigh tourne sous le règne de Margaret Thatcher la trilogie *Meantime* (1983), *High Hopes* (1988) et *Life is Sweet* (1991). Selon les propos du cinéaste, le premier volet constitue « une étude d'un point de vue sentimental de l'état du monde à une période donnée ». Le monde en question est celui de la classe moyenne et ouvrière, alors durement frappée par le chômage de masse. Tim Roth y interprète Colin, un handicapé mental, et Phil Daniels

03



son frère Mark [03]. Tous les deux sont sans ressources et vivent chez leurs parents. Lorsque leur tante propose de bonne foi un « emploi » à Colin, Mark lui apporte son soutien et l'amène à s'affirmer malgré son handicap. La tonalité si singulière du cinéma de Mike Leigh résulte pour une grande part de sa méthode de travail originale et obstinée, reposant sur l'improvisation et un long travail collectif avec les acteurs, lesquels participent à l'élaboration du scénario et utilisent leurs propres mots à partir d'une recherche sur le terrain et d'un engagement total dans des situations issues d'un synopsis réduit au strict minimum, puis s'étouffant au gré des

répétitions (c'est dans *Meantime* que Gary Oldman fait ses débuts au cinéma, dans le rôle d'un skinhead). Le monde selon Mike Leigh est certes sombre et souvent désespéré, mais le comportement de ses personnages est tellement surprenant et décalé que le comique finit par jaillir là où on ne l'attend pas, trait caractéristique que l'on retrouve de manière affirmée dans les deux opus suivants, *High Hopes* [04] et *Life is Sweet* [05]. Le cinéaste y mêle le vérisme et la farce, des dialogues à la fois hilarants et poignants, ainsi qu'un sens de la gestuelle et du parler tout en nuances significatives. Avant le choc et la consécration internationale de *Naked* en 1993, la trilogie sur les dégâts du thatcherisme a considérablement marqué le cinéma anglais des années 1980, qui a vu naître et mûrir un auteur authentique et entêté.

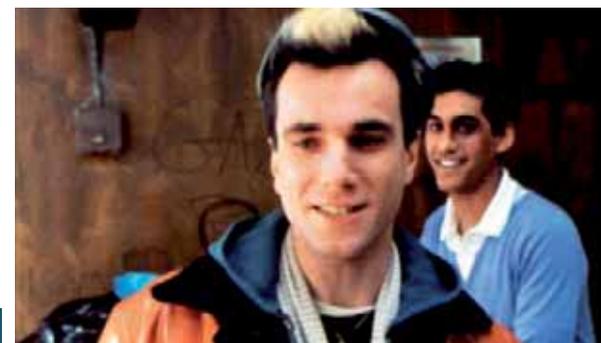
Stephen Frears, l'envolée

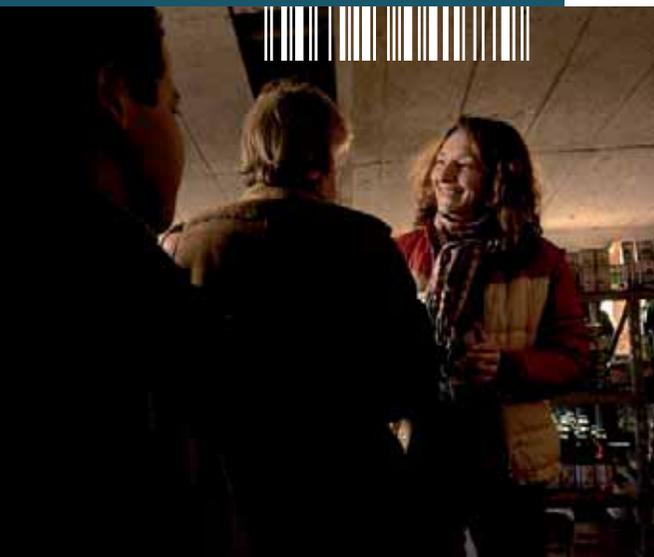
D'abord tourné en 16 mm pour la télévision (puis gonflé en 35 mm suite à son succès dans les festivals),

My Beautiful Laundrette (1985) révèle et impose le talent de Stephen Frears, qui était jusqu'alors seulement connu en Grande-Bretagne. Le film raconte l'histoire d'Omar, un jeune Pakistanais de Londres, et de son amant Johnny, un punk au chômage, qui rénovent et exploitent une blanchisserie automatique avec l'ambition de faire prospérer leur affaire [06]. Sur fond de lutte des classes et de tensions ethniques, Stephen Frears et Hanif Kureishi (ici scénariste) signent une satire sociale qui est aussi un drame intimiste émouvant. Ainsi, l'homosexualité d'Omar et de Johnny ne donne lieu à aucun sensationnalisme : leur amour est évident, réciproque et n'entraîne ni débat ni jugement de valeurs - une « originalité » qui a largement contribué à la renommée du film. De manière générale, *My Beautiful Laundrette* déjoue d'ailleurs toute forme de manichéisme ou de simplification des enjeux. Tôt ou tard, chaque personnage se retrouve en marge de son propre groupe et se voit contraint de justifier la place qu'il occupe au sein et en dehors de son milieu.



06





Si Frears devient ensuite une sorte de « sur-auteur » international, son cinéma reviendra périodiquement vers des sujets plus locaux, notamment dans les deux adaptations de Roddy Doyle qu'il réalise en 1993 et 1996. **The Snapper** [07] brosse ainsi le portrait truculent d'une famille irlandaise nombreuse, bruyante et joyeuse, dont la fille aînée annonce brutalement à table qu'elle est enceinte et qu'elle souhaite garder l'enfant tout autant qu'elle entend garder secrète l'identité du géniteur. Comédie débordante de vitalité (et particulièrement drôle), le film dépeint également la condition ouvrière, mais de manière décapante et sans misérabilisme aucun. Comme dans *Raining Stones* de Loach, on y retrouve le thème de la lutte pour la survie et l'humour comme ultime rempart au désespoir. C'est également ce qui fait tout l'intérêt et toute la saveur de *The Van* (1996). L'action se situe en 1989, dans la banlieue nord de Dublin. Boulanger, Bimbo est licencié. Mais plutôt que de continuer à se morfondre au pub avec ses copains chômeurs, il décide de retaper une vieille camionnette et de monter une friterie ambulante, épaulé par son meilleur ami [08].



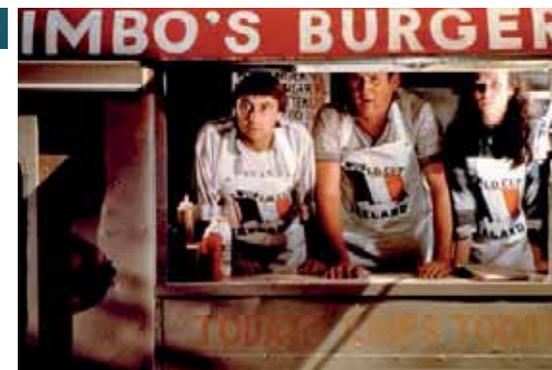
07

À l'approche de la Coupe du monde de football, les deux compères comptent évidemment développer un commerce florissant. Sans doute moins effréné que *The Snapper* (dont la dimension de « vaudeville social » était particulièrement ébouriffante), *The Van* fait montre tout de même d'un sens du rythme et du détail qui emporte facilement l'adhésion. Prévalant sur la comédie et ses effets de rhétorique, les personnages sont toujours aussi attachants, chaleureux, émouvants et drôles.

De l'engagement au divertissement

Si les années 1980 sont essentiellement marquées par un cinéma d'auteur plutôt exigeant, à partir du milieu de la décennie suivante, l'engagement se dilue progressivement dans le divertissement qui va parfois jusqu'à le supplanter. Beaucoup de films à succès viennent alimenter le genre, sans pour autant révéler de cinéastes majeurs. Fait symptomatique, le patronyme du réalisateur des *Virtuoses* ne dit pas grand-chose, tandis que le titre de son film est au contraire immédiatement évocateur. Le long métrage de Mark Herman est en effet un triomphe de l'année 1996. Il narre les difficultés d'une fanfare de mineurs au moment où le bassin d'exploitation dans lequel ils travaillent est menacé [09]. Lorsque la fermeture est finalement votée par les ouvriers eux-mêmes, moyennant une bonne prime de licenciement, tous les membres de l'orchestre décident de mettre un terme à leur aventure musicale. Mais grâce notamment à la pugnacité de Danny, leur chef, « tout est bien qui finit bien », et la troupe ressoudée se rend au Royal Albert Hall où elle remporte la finale du

08



championnat de « Brass Band ». Comme on peut le mesurer, le film adopte volontiers le parti pris du conte à ancrage social, de la fiction rassembleuse et apaisante. La fanfare y est un véritable symbole de solidarité, de dignité et d'optimisme des hommes, mais le militantisme est largement mis en sourdine, si l'on peut dire. Danny lui-même, en tant que chef d'orchestre, n'est qu'un substitut du leader syndical qui manque ici à la lutte ouvrière. Par ailleurs, la grève n'est que très discrètement évoquée et semble dès lors ne plus constituer la solution aux problèmes sociaux. Il en va donc de la responsabilité de chacun d'accepter ou non la prime de licenciement,

synonyme d'arrêt de l'activité et de mort économique de la région. *Les Virtuoses* est une sorte de parabole de la victoire dans la défaite et démontre (jusqu'à un certain « angélisme » calqué sur le cinéma hollywoodien grand public, ce qui n'est sans doute pas étranger à son si grand succès) que les rapports entre les individus peuvent être plus forts que la faillite du monde du travail, signe de chaos social et humain. Le profond désespoir dû à l'ère thatcherienne (l'action est située dans les années 1980) a semble-t-il provoqué non pas un rejet du politique mais de l'engagement politique des réalisateurs, comme beaucoup d'autres films élaborés sur le même modèle viendront le confirmer.

09





Si cette nouvelle veine du cinéma social britannique n'est guère déserte en matière de solutions politiques, elle continue néanmoins à explorer avec humour et tendresse les drames et difficultés des classes laborieuses. C'est le cas dans *The Full Monty* (1997), de Peter Cattaneo, autre film emblématique de la période. L'histoire se déroule à Sheffield, ex-joyau de l'Angleterre industrielle ruinée par la crise. Gaz est un chômeur de longue durée, séparé de son épouse, qui vit d'expédients et de petites magouilles pour ne pas perdre l'affection de son fils Nathan. La venue en ville de la troupe de strip-tease masculin « Les Chippendales », qui attire un public exclusivement féminin et euphorique, lui donne l'idée de monter un spectacle analogue, mais qui irait jusqu'au nu intégral [10]. Avec quelques amis, Gaz organise des répétitions dans une usine désaffectée et, à force d'obstination, de discipline et de professionnalisme péniblement conquis, la petite troupe finit par se trouver prête à affronter son auditoire. Comme *Les Virtuoses* (et comme *Billy Elliott* de Stephen Daldry en 1999,

mais dans un registre moins humoristique que mélodramatique), *The Full Monty* décline le schéma de la success story transposée dans un milieu ouvrier à bout de souffle, et valorise l'importance du sentiment d'appartenance à une communauté détruite économiquement mais finalement préservée par le projet rassembleur.

Revendication identitaire et dérision salutaire

En 1996, le premier film (et seul à ce jour) d'Hettie Macdonald, *Beautiful Thing*, se présente lui comme « un conte de fée urbain » et se déroule dans une cité HLM bétonnée, quelque part au sud-est de Londres [11]. On y suit la relation de deux jeunes garçons qui tombent amoureux l'un de l'autre le plus naturellement du monde, et qui osent l'assumer aux yeux de tous. Le premier, Jamie, vit avec sa mère qui cherche à le comprendre, tandis que l'autre, Ste, est régulièrement maltraité par son père et son frère qui le méprisent. Le film défend l'idée qu'il

12



est possible d'assumer honorablement une orientation sexuelle différente dans le milieu ouvrier, et désamorçe par l'humour un certain nombre de préjugés. Comme le titre le laisse déjà entendre, *Beautiful Thing* s'inscrit délibérément dans la continuité thématique et dramatique de *My Beautiful Laundrette*, et comme le fameux film de Freaars, celui d'Hettie Macdonald a également été tourné pour la télévision avant de connaître une distribution internationale en salles. C'est également à l'évolution des mentalités que s'intéresse le très récent *Pride* (2014) de Matthew Warchus.

L'action est située une nouvelle fois pendant la grande grève des mineurs de 1984-1985 et se base sur une histoire vraie : celle d'un groupe d'activistes gays et lesbiennes qui décide de venir en aide aux familles des grévistes, parce qu'ils se reconnaissent eux aussi dans le combat de ces exclus du système libéral [12]. Mais le syndicat des mineurs, très partagé, semble embarrassé de recevoir le soutien de ces gens « différents ». Généreux dans son message, *Pride* décrit la communauté homosexuelle d'alors, partagée entre effervescence joyeuse et tragédie naissante du sida. Dans ce tableau d'époque comme dans les scènes de groupe où l'on chante et danse, le film fait preuve d'une ferveur communicative, bien dans l'esprit de cette vague nouvelle de la comédie sociale britannique où, devant l'abandon total de l'État, les personnages ne trouvent leur salut que dans un humour et une bonne humeur à toute épreuve. Avec certes des réussites diverses sur le plan artistique au fil des décennies, le genre demeure néanmoins l'un des plus représentatifs du cinéma anglais contemporain. Et l'un des plus populaires.



10



11



Au moment où intervient cette séquence, Sofia Benhaoui rentre d'un séminaire d'entreprise consacré à la « bonne » façon de licencier un salarié, dans le contexte de l'arrivée des caisses automatiques, qui nécessitent moins d'employés et donc impliquent une restructuration du personnel. Sofia s'apprête ici à mettre le protocole en pratique dans son magasin et informe chacun du plan de licenciements à venir. Lorsqu'elle entre dans le Discount, la caméra la suit de dos, en travelling avant [01]. La directrice marche d'un pas assuré vers son bureau puis se tourne vers les hôtesses de caisse en lançant un « *Bonjour, bonjour* » collectif, qui n'est donc destiné à personne en particulier [02]. Cette adresse à la cantonade trouve également une expression visuelle dans la mesure où la majeure partie de l'écran est alors plongée dans un flou prononcé. Pendant toute la durée du mouvement d'appareil qui suit la progression de Sofia Benhaoui, la caméra utilise en effet un objectif à longue focale (généralement

employé pour filmer de loin), qui restreint considérablement la zone de netteté dès lors qu'il est utilisé pour un plan rapproché, comme c'est le cas ici. Le point est fait sur le dos du personnage, si bien que tout le reste de l'image (ou presque) demeure indistinct, ce qui est encore accentué par la grande largeur de l'écran en cinémascope [03]. Ainsi, la représentation prend-elle en quelque sorte de l'avance sur l'intrigue, en donnant littéralement à voir la précarité des caisses standards tenues par des hôtesses : visuellement, elles sont privées des contours précis qui empêchent de les distinguer (on les devine davantage qu'on ne les perçoit), tout comme elles sont professionnellement déjà promises à un avenir incertain. Symptomatiquement, c'est lorsque Sofia Benhaoui interpelle quelqu'un en particulier (M'Bindo, le responsable de la sécurité) que la mise au point varie et inverse la proportion entre la zone de flou et la zone de netteté, au profit de la seconde [04]. Mais les caisses ne sont déjà plus dans le champ et le mouvement de caméra se clôt par un retour massif au brouillage visuel dès lors que les deux personnages sortent du cadre. En effet, il ne reste plus qu'un mur blanc percé d'une baie vitrée [05], à travers laquelle on ne distingue plus rien, comme si donc il n'y avait plus grand chose à voir au terme de ce travelling avant longeant une rangée de caisses d'ores et déjà fantomatiques. Au plan suivant, le protocole de l'annonce des licenciements est déjà en place [06]. Sofia Benhaoui est assise à son bureau, tandis que M'Bindo est posté derrière elle, debout, en train de prendre des notes. Formalisé de la sorte, le dispositif rigide prend des allures policières, où la directrice de supermarché et son responsable de sécurité semblent reconduire le binôme « inspecteur et son greffier prêts pour un interrogatoire ».

Christiane est la première à « bénéficier » de ce type d'entretien faussement personnalisé. Quand elle pénètre dans le bureau, elle s'immobilise instinctivement dans l'entrée, comme pour marquer la distance sociale et hiérarchique qui la sépare de son interlocutrice [07]. Pendant un instant, elle se retrouve coincée entre deux affiches épinglées au mur : l'une représentant une banane qui enjoint chaque employé d'arborer un large sourire en toutes circonstances ; l'autre annonçant une promotion sur les sapins de Noël pour les fêtes. Christiane est donc placée entre deux objets, réifiée par la construction du cadre, dont la composition évoque d'ailleurs tout le cynisme de la situation si l'on relève la polysémie du terme « *Promotion* », qui figure en gros caractères sur le calicot publicitaire. En effet, Christiane n'est pas convoquée dans le bureau de la directrice pour recevoir une promotion, pour s'élever professionnellement. Non, c'est « elle qui est en promotion », et c'est bien ce qu'on lui signifie : comme elle est l'une des plus anciennes employées du Discount, elle sera l'une des premières à quitter l'entreprise [08]. Dès que Sofia Benhaoui se lève de sa chaise et commence à se déplacer dans le bureau [09], la scène révèle son principe formel : il s'agit d'une « séquence par épisodes » (également appelée « montage-séquence »), où se succèdent plusieurs segments courts montés dans l'ordre chronologique, mais séparés par des ellipses temporelles. Ici, les différentes ellipses sont rendues invisibles par la facture du découpage. En effet, dans la mesure où le discours de Sofia Benhaoui est homogène et continu (il n'y a pas d'interruption dans ses propos), le spectateur pense d'abord naturellement qu'elle s'adresse toujours à la même personne ; ce qu'un premier raccord dans le mouvement vient

vite démentir, en dévoilant la présence d'une autre employée à la place qu'occupait Christiane juste avant [10]. La suite de la scène réitère à plusieurs reprises ce procédé d'escamotage furtif, où Francesco, Emma, Momo, Alfred puis Gilles apparaissent puis disparaissent successivement dans le bureau de la directrice, par le truchement d'un simple raccord qui dissimule la substitution [11-12]. Au fur et à mesure de la progression de la séquence, la signification du recours à ce procédé de montage devient on ne peut plus clair : la langue de bois managériale (que Sofia Benhaoui manie visiblement sans grande conviction) est peu ou prou la même pour tout le monde, mais les individus, eux, sont interchangeable. Littéralement donc, ce jeu d'ellipses à répétition place les employés sur un siège éjectable (ce qui est effectivement le cas, puisque plusieurs d'entre eux vont être licenciés). Dans le secteur du « hard discount », les produits alimentaires, tout comme les employés, arrivent à péremption rapidement ; ce n'est ni plus ni moins ce que montre cette judicieuse séquence par épisodes, qui condense donc le propos principal du film. Les déplacements de la directrice dans son bureau, qui servent de point d'appui aux différents raccords, instaurent également un processus de verrouillage de la parole. Aucun employé n'a ici l'opportunité de s'exprimer, sauf Gilles [13-14], parce qu'il est le plus jeune, donc le moins directement concerné par la vague de départs. Parce qu'il est le plus combatif aussi : au plan de licenciement du personnel et à la proposition qui lui est faite ensuite, Gilles répondra par un « plan de redressement personnel et alternatif », pour lui et ses collègues amis. Ce qui leur permettra d'échapper pour un temps à « l'âge de péremption ».

[SÉQUENCE 07]
Annonce du plan
de licenciements



01



02



03



04



05



06



07



08



09



10



11



12



13



14



5 053083 041779

« Apprentis et Lycéens au Cinéma » Nord-Pas de Calais

Une opération d'éducation au cinéma et à l'image mise en œuvre par le Conseil régional Nord-Pas de Calais.

Initiée par le Ministère de la Culture et de la Communication, le Centre National de la Cinématographie et de l'image animée, la Direction Régionale des Affaires Culturelles.

Avec le soutien du Rectorat de l'Académie de Lille.
En partenariat avec l'ARDIR (Association Régionale des Directeurs de CFA), la Direction Régionale de l'Agriculture et de la Forêt et la Chambre Syndicale des Directeurs de Cinéma du Nord-Pas de Calais.

Avec le concours des salles de cinéma participant à l'opération.
Coordination opérationnelle : association Cinéligue Nord-Pas de Calais

DISCOUNT



RÉGION
NORD-PAS DE CALAIS



Coordination

